

## Postface

### **Du savoir au croire : A propos de la « preuve » dans l'Évangile**

Dès lors qu'il s'agit de penser la question de la « foi », nous n'envisageons pas de parler de preuve, et cherchons à résoudre la difficulté en utilisant le terme « croire » dont il faut pourtant bien saisir la complexité et la richesse. Il y a pourtant une difficulté à laquelle le lecteur de l'évangile va se trouver confronté. La preuve fait partie du système de la pensée scientifique et constitue le support de ce qui pourra être défini comme « vérité », de ce qui pourra alors contribuer à l'établissement de la « vérité » ; comment considérer alors le propos suivant, fondamental pour l'Évangile, qu'un homme ose énoncer : « Je suis la Vérité » ? Comment entendre ? Comment recevoir une telle parole ? Cette proposition peut-elle être tenue pour « vraie » ? Et alors quelle en est la « preuve » ? Et puis de quelle « vérité » s'agit-il ? Les questions affluent... Pour, non pas les résoudre, mais percevoir comment elles se posent, nous pouvons regarder ce que ce texte de l'évangile de Jean en dit.

*... « Du lieu où je vais vous savez (οιδα, oida = savoir) le chemin. » Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas. Comment saurions-nous le chemin ? » Jésus lui dit : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Personne ne vient au Père si ce n'est par moi. Si vous m'aviez connu (γινωσκω, ginosko = connaître), vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, démontre-nous (δεικνυμι, deiknymi = montrer, prouver) le Père, et cela nous suffit. » Jésus lui dit : « Depuis tant de temps je suis avec vous et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire démontre-nous (prouve-nous) le Père ! Ne crois-tu pas (πιστευω, pisteuo, = croire, se fier à) que je suis dans le Père et le Père est en moi ? ... Je prierai le Père et il vous donnera un autre défenseur pour qu'il soit avec vous à jamais, l'Esprit de Vérité, que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le théorise pas (θεωρω, theoréo = observer, contempler par l'intelligence), ni ne connaît. Vous, vous le connaissez parce qu'il demeure auprès de vous et en vous il sera »...*

*Evangile de Jean, chapitre 14, versets 4 à 10, et 16 à 17.*

#### **La « Vérité ».**

Certes, en ayant recours à une lettre majuscule, nous cherchons bien à indiquer que cette « vérité » est à distinguer de celle que tout scientifique se donne comme visée. On considère en général qu'il y a des « vérités scientifiques », celles qu'à grand renfort de « preuves », « d'hypothèses » et de « théories », l'on cherche à découvrir et à montrer. Mais il y a aussi une « vérité » qui, pour nous, est « révélée » (ou se révèle). Elle concerne, pour l'exprimer rapidement et imparfaitement, le sens de l'aventure humaine, ce qui la fonde ou l'origine, ce vers quoi elle est orientée et tendue, et l'achèvement qui lui est promis.

C'est vers Michel Henry<sup>1</sup> qu'il convient de se tourner pour saisir cette différence entre la vérité des choses du monde, faite de phénomènes, d'informations, de propositions construites à partir d'observations, et la Vérité de ce qui apparaît à travers ces choses et qui concerne la Vie, non dans ses manifestations mais bien dans ce qu'elle est et ce qui la rend manifeste<sup>2</sup>. C'est bien de cette Vie dont il est question dans les récits de création au livre de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image : homme et femme il les créa. » (Genèse 1/ 27), et non de la vie que cherche à expliquer et comprendre l'intelligence scientifique. C'est encore de cette Vie dont il est question lorsque Jean écrit : « Au commencement était le logos (λογος), et le logos était tourné vers Dieu, et le logos était Dieu... En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes. » (Jean 1/1, 4).

A bien considérer ces quelques propositions que nous offre l'Écriture, on mesure qu'il s'agit d'une sorte de dispositif qui articule la relation et la Parole, et que ce logos n'est pas un énoncé d'informations (dont alors pourrait s'emparer l'activité scientifique) mais bien un acte de dire (une énonciation). Et c'est ce « dire » (λεγειν, leguein = dire) fondateur qui instaure l'aventure des êtres humains.

Comment quelqu'un peut-il alors oser une telle affirmation : « Je suis la Vérité et la Vie » ? Et dire qu'il est cette Vie ancrée dans ce « logos » ? Le texte de l'évangile de Jean, à vrai dire, ne répond pas directement à cette question, mais propose plutôt comme une démarche, une méthode (et en grec : μεθοδος, methodos = méthode, cela veut dire « par le chemin ») permettant l'accès à une telle Vérité.

### **Du savoir au croire...**

Si nous avons pris soin de reprendre la traduction et de placer dans la présentation du texte de Jean quelques termes grecs, ce n'est pas pour jouer les savants, mais pour faire percevoir que, lorsqu'il s'agit de savoir, de connaissance, de démonstration, les nuances entre les termes peuvent être importantes, et qu'en les repérant, nous pouvons entrer mieux dans la compréhension.

Cela commence par la recherche d'un « savoir » : nous ne savons pas, comment saurions-nous ? dit Thomas. Il s'agit ici du savoir des choses, de ce savoir qu'une information peut donner et qui porte sur des objets, ici le chemin qui permet d'accéder à un lieu. C'est ce savoir que, par exemple, une bonne carte ou un bon GPS pourront fournir avec exactitude. A cette question, Jésus répond : Je suis le « Chemin », et il rajoute, la « Vérité » et la « Vie ». Et il précise : le lieu de destination s'appelle : « le Père », et le chemin qui y conduit, c'est lui, Jésus. Il faut passer par quelqu'un pour aller vers quelqu'un. Ce déplacement s'inscrit donc dans le cadre d'une relation et d'un désir d'entrer en relation. Puis il pose une distinction essentielle en faisant appel à un autre verbe pour désigner l'action qui est à conduire : ce n'est plus savoir mais « connaître » (ou reconnaître). Le changement est important : il ne s'agit pas

---

<sup>1</sup> Michel Henry, « C'est moi la Vérité, pour une philosophie du christianisme », Le Seuil, Paris, 1996. « Le concept de vérité se dédouble, désignant à la fois *ce qui se montre* et *le fait de se montrer*... Le fait de se montrer, considéré en lui-même et en tant que tel, c'est là l'essence de la vérité. » p. 22

<sup>2</sup> « La Vie dont parle le christianisme diffère entièrement de l'objet de la biologie... (Cela) c'est la vérité du monde... (p. 47) (La Vie, c'est cette) Vie phénoménologique (considérée en tant qu'elle se montre) dont l'essence est de s'éprouver soi-même dans son vivre »... p. 57.

de disposer d'un objet du savoir sur quelque chose mais bien de connaître (au sens où l'on dit « faire la connaissance de ») et de re-connaître quelqu'un. Et une telle connaissance s'acquiert vraisemblablement par l'expérience (au sens où l'on dit encore « faire l'expérience de »). Il y aurait donc entre savoir et connaître une différence analogue à celle que l'on peut mettre entre le domaine des phénomènes de la vie que s'attachent à décrire les vérités scientifiques et le domaine de cette Vie que révèle ici l'évangile. Enfin l'affirmation de ces trois termes : Chemin, Vérité et Vie, est suivie de trois propositions qui constituent chacune la définition de l'un des termes. Le Chemin : « *Personne ne vient au Père si ce n'est par moi* ». La Vérité : « *Si vous m'aviez connu, vous connaîtriez le Père* ». La Vie : « *Dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu* ». Il y a en quelque sorte trois étapes : le « savoir » du chemin, c'est à dire « par Jésus » ; la « connaissance » du Père et donc du lien entre Jésus et le Père ; la « reconnaissance » que cette relation donne la vie, maintenant.

La réaction de Philippe consiste à demander une preuve « visible » de ce qui est le but ultime et donc l'enjeu de ce processus. Le verbe ici signifie montrer ou démontrer, prouver. Il donne le terme « déictique » qui, en linguistique, désigne la classe des « démonstratifs »... La réponse de Jésus est faite en trois temps. D'abord : « *Je suis avec vous et tu ne m'as pas connu* », il s'agit bien d'une expérience, celle qui consiste à « être avec », laquelle donne accès à la connaissance de l'autre. Il ne peut donc y avoir preuve quand il y a expérience. Ensuite, « *qui m'a vu a vu le Père* » : la Vérité de l'être de Jésus est une relation et voir Jésus, c'est voir celui qui lui donne vie, le Père, et donc voir la relation qui les tient l'un et l'autre. Ce n'est pas le sujet qui est à voir mais bien ce qui le fait advenir sujet. Ainsi, voir l'un, c'est voir l'autre qui le fait advenir ce qu'il est. Enfin, et c'est là qu'il faut introduire le croire, au sens de « se fier à » : « *Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et le Père est en moi ?* ». Puisque l'être avec Jésus donne accès à l'être avec le Père, et que la condition est de reconnaître la relation qu'il y a entre eux deux, il ne peut s'agir que de « confiance » au sens où être en relation consiste à faire confiance et à se fier à (d'où vient d'ailleurs le terme « fiançailles » !).

Ainsi, de même que l'échange avec Thomas fait passer du « savoir » au « connaître », l'échange avec Philippe fait passer de la « preuve » démonstrative à la « confiance » : pour l'exercice du savoir la preuve est nécessaire, pour l'expérience de la connaissance, la confiance est requise.

### **De l'expérience à la théorie...**

Il y a donc le registre des phénomènes du monde : ce monde que cherchent à décrire les sciences (quelles qu'elles soient) en ayant pour cela recours à des modèles et des théories pour élaborer de la vérité, et il y a le registre de la Vie dont le fondement est la relation entre le Père et Jésus fils. La Vérité est alors toute entière chez celui qui rend perceptible cette relation : le Fils qui, pour Jean, est l'incarnation du « logos ». Mais il faut prendre garde là encore, car la difficulté tient aussi au fait que ce terme de logos est utilisé comme suffixe (.logie) pour indiquer la dimension scientifique, soumise à la raison, d'une démarche relative à la compréhension des choses du monde.

Les derniers versets que nous proposons d'examiner (16 - 17) portent sur les outils dont disposent ceux qui s'aventurent sur ce chemin de la « connaissance » à déployer sur le registre de la Vie. Il y a là un « assistant » (le terme « Paraclet » signifie avocat, défenseur, et nous

proposons ici « assistant ») qui est promis, il s'appelle « l'Esprit de Vérité », il vient pallier l'absence de Jésus et se placer là où se réalisait cette expérience d'être avec, à laquelle Jésus invitait Philippe. Le monde, quant à lui, ne « théorise » pas cette Vérité selon l'Esprit. Il ne s'agit pas dans cette remarque de Jésus d'une dévalorisation du monde. Simplement, le monde est occupé à « théoriser » les phénomènes qui sont les siens augmentant ainsi la somme de ses « savoirs » : il ne peut donc théoriser l'Esprit et le « connaître ». Nous avons volontairement utilisé ici le terme « théoriser », car en grec il s'agit d'un verbe qui signifie « observer », « comprendre par l'intelligence » et qui, de cette action d'observation, va dériver le terme « théorie ». C'est bien ce processus d'intelligibilité que le monde ne peut opérer. Mais un tel processus demeure possible pour ceux qui font l'expérience de ce mode de présence, lequel, seul, permet la « connaissance ».

### **Pour conclure :**

Un tel texte fait bien apparaître ces deux plans (que Michel Henry nous a permis de distinguer) dans lesquels se trouve nécessairement pris tout être humain : celui des contingences objectives qui en font un vivant parmi les autres vivants dans un monde fini, et celui de la Vie qu'il porte en lui, une Vie ancrée dans la Parole. Pour Jean, le plan du Monde d'une part et le plan de la Vie d'autre part. Sur chacun de ces plans est à conduire un travail d'intelligibilité. Et là également le texte johannique tout à la fois rapproche et distingue clairement les processus d'un tel travail : celui de la connaissance qui s'apparente à celui du savoir, celui de la confiance qui s'apparente à celui de la preuve. « Croire » devient alors ici l'expression d'un acte qui consiste à « parler à » quelqu'un et cet acte de « dire » en vient à compter bien plus que les énoncés de savoir que peut contenir son « dit ».

Paul, à son tour, saura établir soigneusement ces distinctions :

*Or, nous n'avons pas reçu, nous, l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, pour connaître les dons gracieux que Dieu nous a faits... « L'homme psychique » n'accueille pas ce qui est de l'Esprit de Dieu... « L'homme spirituel », au contraire, juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne... (1<sup>ère</sup> épître aux Corinthiens 2/12 - 15).*

Sans doute sommes-nous à la fois cet homme *psychique* et cet homme *spirituel* : une telle distinction vient en effet cliver chaque être humain entre la « psychè » et « l'esprit ». Et l'homme « psychique » cherche l'intelligibilité des choses de la vie, et l'homme « spirituel » cherche à entrer dans l'intelligibilité de la Vie même. Alors sur ce « Chemin » là, pour la « Vérité » de la « Vie » qu'il éprouve (expérimente) et reçoit, il osera la « théorie » de l'Esprit et il fera « l'hypothèse » du Père.

Jean-Claude Giroud

